

## Le rituel sacré de Hachiro Kanno

François Le Targat

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54233ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Le Targat, F. (1984). Le rituel sacré de Hachiro Kanno. *Vie des arts*, 29(116), 67–68.

D'autres inquiétudes ont porté sur le coût et la superficie du nouveau musée. Pour certains, avec une superficie de 6000 mètres carrés, le musée risque d'être trop petit avant même d'être ouvert.

Quant au budget alloué à la construction, soit 15 millions de dollars, il semble bien maigre quand on le compare à ceux qui sont prévus pour la future Galerie Nationale d'Ottawa (80 millions), pour le Musée de la Civilisation, à Québec (26 millions) et pour l'agrandissement du Musée d'Art Moderne de New-York, qui en a coûté 55. Il faut ajouter, cependant, que les infrastructures existantes représentent une économie de 5 millions. Par ailleurs, le coût total de la construction et la superficie s'accordent avec ceux des musées américains plus modestes construits récemment comme, par exemple, ceux de Portland ou de Dallas.

Mais plus qu'une question d'architecture, de mètres carrés ou de budget, le succès d'un musée axé sur la création contemporaine est avant tout fonction du talent dont fera preuve l'équipe qui l'animera.

Isolé pendant vingt ans à la Cité du Havre, le Musée d'Art Contemporain revient donc en ville, à la grande joie des amateurs d'art. Mais si l'on connaît le contenu du nouveau musée, le contenu l'est moins.

Destinée à *défonctionnariser* le Musée d'Art Contemporain et à en faire un corps autonome doté d'un conseil d'administration, la Loi 35, en vigueur depuis peu, modifie les structures administratives de l'institution, qui était encore récemment musée d'État. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que le Gouvernement du Québec est sur le point de nommer les membres de son futur conseil d'adminis-

tration qui, à leur tour, se choisiront un directeur. A ce stade crucial de développement du musée, la décision sera lourde de conséquences, notamment sur la programmation à venir, que l'on espère à la hauteur de la situation.

A la veille de ce *second début*, le Musée d'Art Contemporain semble avoir le vent dans les voiles. Pour appuyer son action, une Fondation des Amis du Musée, à laquelle tous sont invités à participer, vient d'être mise sur pied. Dirigée par M. Gaétan Boisvert, vice-président aux relations financières internationales de la Banque Nationale, cette fondation veut participer activement à la vie du musée en recueillant des fonds. Un musée, rappelle-t-on à la Fondation, ne saurait vivre sans le soutien du public. La Fondation est en pleine campagne de recrutement et son objectif est de réunir 2000 membres.

1. Si l'on peut dire! En français international, une place est un espace découvert, généralement entouré de construction. (N.D.L.R.)

## Le rituel sacré de HACHIRO KANNO

François LE TARGAT



1. Hachiro KANNO dans son atelier, au Bateau-Lavoir, à Paris.

« Quand on parle d'art, on oscille toujours entre les deux pôles de l'explication: on met l'accent sur les influences, l'acquis, la recherche et l'étude des sources, parce que les artistes ne naissent pas dans les choux, ni de la dernière pluie. Ou bien on souligne la singularité, le caractère unique, incomparable d'un créateur, ce qui fait qu'il ne ressemble à personne. La vérité réside dans un zig zag dialectique entre ces deux points de vue, qui sont vrais tous les deux, et contradictoires. Un artiste est le fruit des influences qu'il a subies, ou choisies: il n'en est pas la somme »<sup>1</sup>.

Cette déclaration, qui devrait être le credo des critiques et des amateurs d'art, leur ligne de jugement, je l'ai trouvée dans un livre consacré à un ami chinois, peintre vivant en France. Elle est applicable à tous les artistes mais si je la cite en exergue d'un propos sur un autre peintre ami, japonais, Hachiro Kanno, c'est peut-être parce que notre formation cartésienne, qu'on ne combattra jamais assez, a créé des couloirs et des frontières, des murs de Chine de l'esprit, ce qui est fort regrettable.

Au printemps 1977, je rencontrais chez Janette Ostier qui, depuis 1957, dirige, à Paris, la seule galerie d'art japonais

digne de ce nom, un jeune Japonais, Hachiro Kanno, qui exposait alors des calligraphies. Rien de bien extraordinaire, diront certains. L'extraordinaire, c'est qu'en voyant Hachiro Kanno faire au sens physique du mot, une calligraphie, j'ai compris combien nous autres Occidentaux, envahisseurs et conquérants, jadis, de Cipango, étions bien en deça, malgré nos illustres peintres, d'une intériorité vraie qui, dans le geste, spontané et contrôlé, s'exprime.

Séduit par cette nouveauté – je connaissais des calligraphies mais n'en avais jamais vu naître – je consacrais une séquence télévisée à cette création. Le rituel du geste, le matériel immuable employé, la place de chaque objet sur la feuille de feutre posée à terre, la cérémonie de la préparation de l'encre diluée avec autant de délicatesse qu'un alchimiste peut mettre dans une préparation, la concentration de l'artiste, sa gestique, tout cela n'était pas sans me rappeler les normes de la Messe, c'est à dire du rituel sacré. Et c'est bien de cela dont il s'agit dans la calligraphie, art majeur de l'Extrême-Orient d'où toutes les autres formes d'expression sont nées.

La création d'Hachiro Kanno n'était pas sans se doubler d'une certaine crainte. On n'est pas impunément le huitième et dernier enfant – né juste avant le cataclysme envoyé sur le Japon en 1945 (Hachiro avait un an) – d'un prêtre shintoïste, notable de sa province, calligraphe illustre, le frère de Keiun Kanno, calligraphe célèbre. Le petit dernier porte tout le poids de cette hérédité philoso-



## Situations

phique et artistique et l'assume avec tout le respect que les Japonais portent à leurs parents, à leurs maîtres, à leurs aînés.

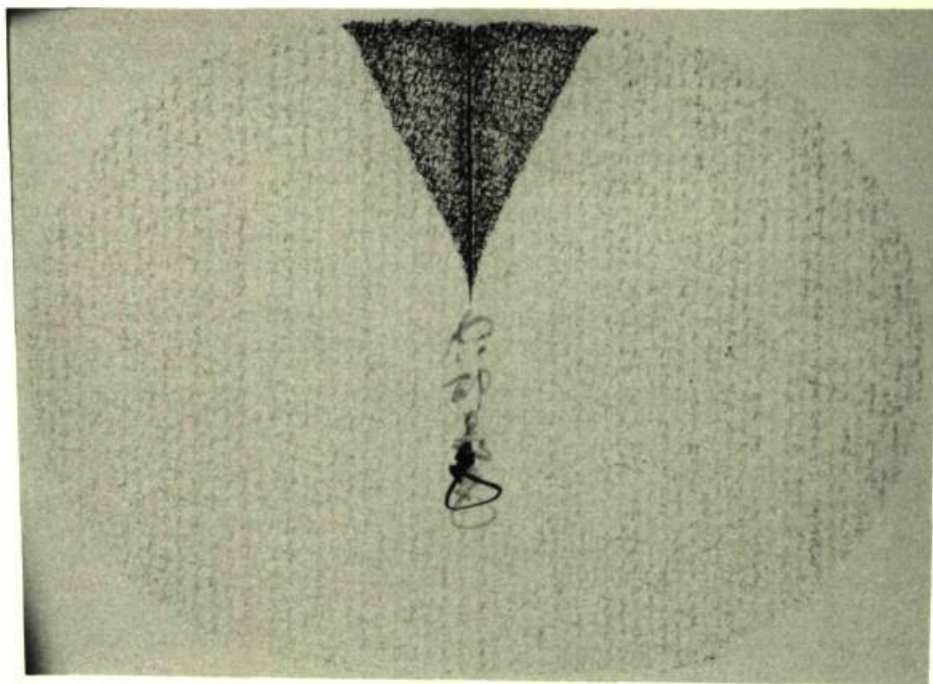
Il n'y a que Pierre Loti pour n'avoir vu, au Japon du siècle dernier, qu'une civilisation précieuse et anecdotique. Mais saurons-nous jamais ce monde caché à la fois délicat et brutal? A dire vrai, bien que depuis quatre ans, je sais qu'Hachiro Kanno est un ami, je me demande toujours si je le connais, car il ne cesse de surprendre. Tout cela, c'est le poids d'une éthique, d'une religion, d'une esthétique. Hachiro Kanno dit lui-même que cette tradition il la portera en lui jusqu'à sa mort. Et ses œuvres en témoigneront au delà, je pense.

Alors que pouvait faire à Paris en arrivant en 1968, ce jeune homme de 24 ans qui entrait aux Beaux-Arts ayant déjà derrière lui un passé, des expositions réussies au Japon? Être le Japonais de Paris qui continue la tradition d'un art dont les dimensions nous séduisent mais nous étonnent toujours? Devenir le nouveau Foujita qui extrême-orientalise l'Occident? Jeter son kimono aux orties et se lancer dans la mode de l'abstraction à l'américaine? La solution n'était pas facile; elle ne l'est toujours pas.

Hachiro Kanno est et se veut japonais. Son kimono, il ne l'a pas jeté aux orties, il le porte, non pas pour faire couleur locale, mais parce qu'il lui colle à la peau. On le voit dans Paris avec ces socques de bois que l'on nomme «cetta» au Japon, un jean comme tout le monde, un pull à col roulé mais une veste japonaise et, s'il a, lui aussi, ces sacs en cuir italiens, il emballe dans un tissu bleu à faire rêver, bien plié selon la tradition, ce qu'il a à transporter. Voilà une expression visible d'une dualité. Il en est de même dans son travail: il continue à faire dans les musées d'Europe, à Berne notamment, des démonstrations de calligraphie. En 1979, à la Galerie Janette Ostier, il a montré des céramiques et des graphismes exécutés spécialement sur le thème de la cérémonie du thé. L'année d'avant, il avait, à l'Opéra de Paris, fait les décors et les costumes de *L'Année du cheval*, de Carolyn Carlson; aujourd'hui, à la demande du Festival d'Automne et de l'Opéra de Paris, il renouvelle l'expérience, ajoutant des éléments nouveaux, et non des moindres, à son talent, la scénographie et la mise en scène.

La longue liste de ses expositions au Japon, en France, en Suisse, en Allemagne, son premier prix Lubian à Mantoue, n'ajoutent rien et ne font que jalonner une carrière déjà bien remplie pour un homme jeune qui garde l'apparence d'un jeune homme.

Il aurait donc pu être notre calligraphe importé. Il ne le veut pas. Il aurait pu et pourrait être le peintre de l'occidental comme d'autres Japonais de talent. Il ne le souhaite pas d'avantage. Il a choisi la porte étroite par où passent tradition et



2. Hachiro KANNO

*Plein est vide; vide est plein (Moralité); 97 cm x 130.*

création. Chemin difficile, sorte de défilé, au sens de la stratégie guerrière, dont il sort avec bonheur. La tradition, il la garde; l'aujourd'hui, il le trouve ou l'invente. Et dans les dernières toiles que j'ai vues, *Le vide et le plein*, subtil rapport de l'Extrême-Orient, y sont profondément respectés. La calligraphie, cette fois imaginée ou déviée de son sens premier, est présente, formes abstraites, rigoureuses mais sensibles. L'aujourd'hui, inventé, zèbre par une sorte de rayon laser orange cette ordonnance quasi traditionnelle.

Hachiro Kanno est trop respectueux de son monde pour déchirer d'un geste rageur cette tradition à laquelle il doit tant. Mais il est trop impétueux, trop créateur, trop de son siècle et même trop occidental, pour s'en contenter. Ainsi assiste-t-on depuis quelques années à ce périlleux mais merveilleux mariage. La recherche d'une harmonie est sans doute son rêve et son but.

Le vide et le plein, le ying et le yang, le noir et le blanc, éternelle balance de ce talent déjà affirmé. La peinture, c'est l'homme, pourrait-on dire en parodie. Je garde le souvenir de *L'Année du cheval*. Les danseurs de la fouguese Carolyn Carlson, issus d'un *West-End story*, culturel, bruissant en scène, tandis qu'un homme faisait rouler sur une montagne translucide une boule lumineuse qui devait se nommer la lune, je crois, avec cette vigoureuse lenteur des choses pensées et qui vont plus loin que le réel. C'était, là encore, un curieux mais réussi mariage.

A force de vivre dans cette dualité, dont la synthèse est son désir profond, Hachiro Kanno (Orient-Occident) s'affine de plus en plus avec une rigueur toute japo-

naise. Il a la patience de l'élève qui sait que, pendant dix ans, il ne dessinera – avec ce merveilleux pinceau chinois à qui l'on peut tout demander – que des bambous. Il a la maîtrise complète d'un art qui n'est pas la représentation du monde, le vu et le vécu; mais une des organisations du monde, selon le temps d'aujourd'hui, nourri par des siècles de réflexion.

On dit souvent, à tort ou à raison, que les Japonais sont de parfaits imitateurs. Je dirais plus volontiers de parfaits assimilateurs. Pour une fois, un Japonais nommé Hachiro Kanno fait mentir le dicton: il est un créateur; mais comme les peintres ne naissent pas dans les choux, pour reprendre le mot de Claude Roy, sa création ne vient pas de nulle part, pour aller n'importe-où. C'est un lent et peut-être douloureux cheminement que ce passage de la porte étroite. Cela nous ne le saurons pas: Un Japonais digne de ce nom ne se plaint jamais.

1. Claude Roy, Zao Wou-Ki.